

le géant *embarque* dedans, se couche, et laisse le temps aux soldats de le fermer et de le ceinturer. Quand on lui demande: "Forcez donc, le géant! pour voir si ça peut tenir Parle," il force, force, et dit: "J'y ai mis toute ma force. Il n'y a pas de danger que Parle brise cette cage; il n'est pas si fort que moi." — "Oui, mais si je te disais que c'est encore Parle qui t'a attrapé, pourrais-tu forcer encore plus?" — "*C'est-i vrai que Parle m'a encore attrapé?*" — "Oui, c'est vrai." Là, il force tant qu'on lui entend craquer tous les os.

Parle et ses soldats ramènent le géant au roi. En arrivant: "Tiens! monsieur le roi, dit Parle, le fameux géant est dans mon charriot; faites-en ce qu'il vous plaira. *Tant qu'à moi, c'est la dernière fois que je vas chercher quelque chose pour vous. Je sais bien que ce sont mes frères qui vous ont mis dans la tête de m'envoyer chercher le géant, pour tâcher de me faire périr, parce qu'ils ont honte de moi.*" — "Comment, Parle, ceux qui sont arrivés ici en même temps que toi sont tes frères? Ils me disaient toujours que tu te vantais de pouvoir faire ci et faire ça." — "Oui, monsieur le roi, ce sont mes frères."

Voyant ça, le roi fait venir les frères Charles et Georges. "Connaissez-vous bien Parle?" leur demande-t-il. "Non, monsieur le roi, on ne le connaît pas." — "Toi, Parle, connais-tu ces deux-là?" — "Oui, monsieur le roi, je les connais; ce sont mes frères, qui, depuis longtemps, cherchent à me faire périr ici." Le roi les fait renfermer dans deux cages de bois, et ordonne qu'on les brûle à petit feu.

Quant à Parle, il s'est marié avec la plus jeune des princesses du roi et a hérité de tout le royaume.

Il est bien mieux que moi, aujourd'hui; il vit à rien faire et, moi, je suis obligé de travailler dur.

14. PARLAFINE OU PETIT-POUCET.¹

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux bûcheron, sa femme et leurs enfants, sept petits garçons. Le vieux dit à sa vieille: "Il n'y a pas d'ouvrage, et je ne suis plus capable d'aller couper du balai. Si tu voulais dire comme moi, j'écarterais les enfants en les menant tous les sept couper du balai."²

Parlafine,³ le plus petit des sept frères, était méfiant, et quand ses parents parlaient, il écoutait toujours. Un bon soir, le bûcheron et

¹ Raconté, en août, 1914, à Lorette, Québec, par Mme Prudent Sioui, qui l'avait appris de sa mère et de son grand-père. Mme Sioui admet qu'on lui a récemment lu des versions imprimées de ce conte, lesquelles sont un peu différentes de la sienne. Mais elle soutient qu'elle le recite tout comme elle l'a appris de ses parents. M. l'abbé Arthur Lapointe a entendu raconter ce conte à Kamouraska, quand il était enfant. La version qu'il a entendue était semblable, sauf pour ce qui est de l'épisode de la boîte.

² Fait de branches de cèdre.

³ Le conteur employait le nom de "Petit-Poucet" aussi souvent que celui de "Parlafine."

sa femme montent coucher leurs enfants, pour pouvoir jaser à leur aise. Mais Parlafine—ou Petit-Poucet—est si petit qu'il se cache sous la chaise de sa mère et écoute tout ce qu'ils se disent: "Demain matin, il faut se lever de bonne heure pour les écarter." — "Mais tu n'y penses pas! répond la vieille; écarter mes enfants! Je ne puis pas me résoudre à ça." — "Ils sont toujours finis;¹ nous ne pouvons plus les nourrir; et je ne suis pas capable de les voir mourir ici. Mieux vaut les écarter dans la forêt." La vieille femme finit donc par consentir.

Une fois la conversation finie, Parlafine s'en va se coucher. De bonne heure, le lendemain matin, il réveille ses petits frères: "Vite, levez-vous! Nous allons dans les bois. Aujourd'hui, *poupa* va nous écarter." Ils commencent tous à pleurer, en disant: "Qu'allons-nous faire dans les bois?" — "*Dites rien!*² répond Parlafine; nous retrouverons bien le chemin. Je sais un tour, moi." Il s'en va en courant chez sa marraine et lui demande: "Avez-vous un écheveau de laine à me donner? Papa veut nous écarter dans les bois, aujourd'hui." Sa marraine prend deux gros écheveaux de laine et les lui donne.

Les sept enfants suivent leur père au bois. Le vieux leur dit: "Passez en avant, les enfants!" — "Non! répond Parlafine; nous ne savons pas où vous voulez nous mener. Passez, vous!" Parlafine marche le dernier de tous, déroulant sa laine aux arbres, sans que son père s'en aperçoive. Arrivés dans un bocage de cèdres, le père leur dit: "Restez ici et coupez du balai! Moi, je vais là-bas." Il s'en va plus loin, arrange une planche en *battoué*,³ et *pan, pan!* la planche bat tout le temps contre un arbre, comme un bûcheron. A la brûnante, Parlafine dit: "Papa ne bûche pas si longtemps que ça sans boire ni manger." S'en allant dans la direction d'où vient le bruit, il finit par trouver le *battoué* que son père a fait. Ses frères se mettent à pleurer et à dire: "Que faire dans ce grand bois? Les loups vont nous dévorer?" — "N'ayez pas peur! répond Parlafine, *on va ben s'en aller à la maison.*⁴ J'ai un moyen." *Revirant de bord*, il reconnaît le sentier du matin par la laine qu'il y avait déroulée, et il ramène ses frères chez eux.

Après souper, la vieille dit à son mari: "Si mes enfants étaient ici, ils mangeraient *ben* le reste de la bouillie." Parlafine, qui écoute à la porte, répond: "Mais, j'en mangerais *ben, mouman!*" — "Comment? demande-t-elle à son vieux; tu ne les a pas écartés? *Les revoilà!*" — "Eh bien! demain, j'irai si loin qu'ils ne reviendront pas." La mère fait rentrer les enfants, leur donne à manger et les envoie se coucher. Parlafine, lui, reste en bas, et se cache encore sous la chaise de sa

¹ I.e., pour mourir.

² Pour ne dites rien.

³ Pour battoir.

⁴ Pour chez nous.

mère, pour écouter ce qu'on dirait: "Je vais les mener si loin, dit le bûcheron, qu'ils ne reviendront sûrement pas. Il faut s'en¹ débarrasser." Parlafine part et s'en va se coucher.

De bon matin, il réveille ses petits frères: "Vite, dépêchez-vous! aujourd'hui, on va nous écarter bien plus loin qu'hier." Se rendant encore chez sa marraine, il lui dit: "Marraine, avez-vous du pain à nous donner? Papa, aujourd'hui, va nous écarter dans un bois, et nous n'avons rien à manger." Sa marraine prend un pain et le lui donne. Il le cache dans son habit. "*Ura*,² mes enfants, partons! dit le père. Passez en avant!" Parlafine répond: "Non! nous ne savons pas où vous voulez nous mener. Vous faites mieux de passer en avant." Toujours le dernier, Parlafine, sans que son père s'en aperçoive, émiette le pain pour marquer le chemin. Cette fois, le père les conduit deux fois plus loin que la veille, leur trouve une talle de cèdres, et dit: "Restez ici à couper du balai; moi, je vais bûcher plus loin." Et, ayant fait un *battoué*, il s'en retourne de suite chez lui. Cette planche-là battait tout le temps comme le ferait un bûcheron.

Vers la brûnante, Parlafine dit à ses petits frères: "Papa ne bûche pas si longtemps sans boire ni manger." Il va voir du côté d'où vient le bruit, et aperçoit encore une planche battant sur un arbre. Son père n'y est pas. Il est parti.³ Voilà les enfants encore aux cris,⁴ et disant: "Cette fois-ci, nous allons *ben certain* y rester!" Parlafine reprend: "Non! j'ai encore un chemin." Mais quand il vient chercher son chemin, il ne trouve rien. Les oiseaux ont mangé tout le pain. Il n'y avait donc pas moyen de retrouver la maison. Découragés, ils se remettent tous à pleurer, à crier. "Ne vous découragez pas! dit Parlafine; je trouverai bien un moyen; laissez-moi faire." Il passe en avant et suit un petit sentier, marche toute la nuit, marche tout le lendemain. Vers le soir, les frères aperçoivent une clarté, et arrivent à une petite maison. C'est là que restait une de leurs tantes. Parlafine entre le premier: "Tiens! bonjour, ma tante; bonjour!" — "Mais, qui vous a donc emmenés si loin, dans les bois?" — "Papa nous a écartés, et nous avons marché par ici, pensant se rendre chez nous. Nous nous trouvons à venir vous voir ici." La tante dit: "*Pau'ptits*⁵ enfants! je suis bien contente de vous voir. Ça fait si longtemps que je n'étais pas allée chez vous! Mais, je suis mariée à un géant qui mange tous les enfants." — "Mais, ma tante, où voulez-vous que nous allions? Nous avons marché une nuit et un jour sans boire ni manger. Nous sommes écartés, et nous sommes venus ici." Leur tante les chauffe, déshabille, et dit: "Vite! mangez avant que le

¹ I.e., des enfants.

² I.e., *allons!*

³ Ce pléonasme semble exprimer le désappointement.

⁴ I.e., à pleurer.

⁵ Abréviation pour *pauvres petits*.

géant arrive.” Pour détourner son mari de dévorer les enfants, elle va chercher un gros mouton et la moitié d’un bœuf, qu’elle fait dégeler près du feu.

A l’heure où le géant arrive, elle dit aux enfants: “Vite, venez avec moi! Je vas vous cacher, et je tâcherai d’obtenir la grâce qu’il ne vous mange pas.” Elle les cache dans la cave, sous une cuve. Le géant arrive, se met à renifler et à sentir d’un côté et de l’autre, disant: “Ça sent la viande fraîche.” La femme répond: “Es-tu fou? C’est le bœuf et le mouton que je fais dégeler.” — “Ah! ce n’est pas ça!” Il sent de *tous bords et tous côtés*: “Ce n’est pas ça!” Et il cherche partout, dans la maison. La peur prend la vieille femme, et elle se dit: “Il va les trouver.” Elle lui demande: “Veux-tu m’accorder une grâce? Je vas te dire ce que j’ai dans la maison, si tu veux me promettre de ne pas le manger.” — “Dis-moi ce que c’est; je ne le mangerai pas.” Elle fait donc sortir les sept frères de dessous la cuve, et va les mener à son mari. “Bonsoir, mon oncle! disent les enfants; bonsoir, mon oncle!” Mais Parlafine est toujours le dernier. Son oncle lui dit: “Toi, tu es bien petit!” — “Je ne suis pas *ben* gros; c’est vrai, mon oncle.” — “Comment t’appelles-tu? Tu es si petit que j’aimerais bien à savoir ton nom.” — “Mon nom? ça me coûte de vous le dire, mon oncle. C’est Parlafine.” — “Parlafine, tu as l’air bien fin.”¹ — “Ah bien! mon oncle, je ne suis pas plus fin que les autres.” Le géant donne à souper aux enfants *com’i’faut*, et jase *une escousse*² avec eux. “Les enfants doivent être bien fatigués, dit-il à sa femme; fais leur un bon lit et couche-les.” En se couchant, les enfants s’endorment. Mais Parlafine, lui, reste éveillé.

Le géant avait sept filles. Il dit à sa femme: “Mets aux petits garçons des bonnets bruns pour la nuit, et aux petites filles, des bonnets blancs.”

Pendant la nuit, Parlafine entend le géant se lever et affiler son grand couteau, pendant que sa femme se lamente: “Tu m’as promis que tu ne les mangerais pas; et tu vas le faire! Qu’est-ce que ma sœur va dire?” — “Laisse-moi faire! Je te dis que je vas faire un *snack*.”³ Entendant le géant affiler son couteau, Parlafine se lève et échange les bonnets bruns de ses frères pour les bonnets blancs des sept filles. Le géant monte avec son grand couteau, sans lumière, pour ne pas réveiller les enfants; et il leur tâte la tête. Touchant aux bonnets bruns, il se dit: “Ce sont les garçons.” A l’autre lit, touchant aux bonnets blancs: “Ce sont mes filles.” Revenu au premier lit, il coupe la tête de ses filles, qu’il prend pour les garçons, et redescend se coucher. Parlafine se lève, réveille ses frères et dit:

¹ I.e., rusé.

² I.e., quelques moments.

³ Dérivé de l’anglais *snack*; ce mot, chez les Canadiens-français, signifie *bon repas* plutôt que *légère collation*.

“Vite, sauvons-nous!” Sortant par la fenêtre, ils dégringolent dans l'échelle et se sauvent, courant toute la nuit. Après avoir bien couru, ils arrivent à un gros rocher. Fatigués, ils se couchent parmi les cailloux et s'endorment. Mais Parlafine, lui, ne dort pas; il reste au guet.

Vers dix heures du matin, voyant que ses filles ne se lèvent pas, la femme du géant dit à son homme: “J'ai bien peur qu'au lieu des garçons, tu aies tué les filles. Parlafine a dû te jouer un tour.” — “Ah non! répond le géant. Elles ont veillé tard; elles ont bien fatiguées.” A midi, les filles ne sont pas encore levées. Leur père va voir. De fait, ses sept filles sont mortes et les garçons, partis. Voyant qu'il a tué ses propres filles, le géant entre en fureur, et dit à sa femme: “Vite, donne-moi mes bottes de sept lieues!” Il part après les enfants. Il arrive près du rocher où ils dorment; et, se sentant bien fatigué, il se couche et s'endort. Aussitôt qu'il est endormi et ronfle comme un bon,¹ Parlafine sort de sa cachette, lui enlève ses bottes, et dit à ses frères: “Sauvez-vous plus loin!”

Quant à lui, Parlafine, il met les bottes de sept lieues, s'en retourne chez sa tante, et lui dit: “Vite, ma tante, donnez-moi la bourse! Mon oncle, le géant, est pris dans un mauvais lieu et il lui faut de l'argent.” Sa tante ne veut pas. “Tu as fait tuer mes sept filles; c'est encore un tour que tu veux me jouer.” — “Vous voyez bien, ma tante, que ce n'est pas un tour: il m'a donné ses bottes pour aller plus vite.” A la fin, pensant que c'est bien le cas, elle lui donne la bourse. De là, Parlafine s'en va rejoindre ses frères.

A son réveil, le géant est désappointé de voir ses bottes parties: “C'est encore Parlafine qui m'a joué un tour.” Et il retourne chez lui. Sa femme lui demande: “Pourquoi as-tu envoyé chercher ta bourse?” — “Comment, il s'est fait donner ma bourse? C'était pourtant bien assez de me faire tuer mes filles sans venir chercher ma fortune!”

C'était une chose connue que le géant avait un violon qu'on entendait jouer à sept lieues à la ronde. Parlafine se dit: “Ah! il a voulu me manger; eh bien! ce n'est pas fini. Je vas lui jouer des tours. Son violon, je le vole.” Se souvenant que le gros chien noir du géant se tient toujours à la porte de son maître, il s'achète une peau de chien noir complète, s'en recouvre, et, à la porte du géant, il commence à *siler*, *sile*, *sile*² encore. Causant avec sa femme, le géant s'impatiente à force d'entendre *siler* le chien, et dit: “Va donc le faire entrer, qu'il se couche!” Faisant rentrer le chien, la femme lui *fou*³ un coup de pied et l'envoie se coucher sous le lit où se trouve le violon.

¹ I.e., *comme un juste*, bruyamment.

² Cri étouffé ou aigu des chiens.

³ I.e., donne.

Parlafine met la main sur l'instrument, et *zing, zing!* on l'entend à sept lieues à la ronde. Il s'est fait prendre du coup. Le géant se lève et crie: "Par exemple! là je t'ai, Parlafine! Tu m'as fait tuer mes sept filles, volé mes bottes de sept lieues et ma bourse; mais je vas te croquer." — "Mais qu'allez-vous donc manger, mon oncle? Regardez-moi! Vous auriez *ben plus d'acquêt*¹ de m'engraisser; car, *ast'heure*, tâtez-moi; vous ne mangeriez que des os. Attachez-moi les pieds et les mains, et gardez-moi dans la cave. Là, il n'y aura toujours pas de danger que je m'échappe." Le géant trouve que ç'a bien du bon sens. Il attache donc les pieds et les mains de Parlafine, et l'enferme dans la cave.

Pendant que, tout le jour, le géant est à bûcher dans les bois, sa femme descend porter à manger à Parlafine, pour l'engraisser. N'ayant pas de bois de fendu pour le dîner, elle essaye de se fendre une bûche, mais n'y peut réussir. "Détachez-moi donc un pied et une main, dit Parlafine; j'aiderai, et je ne pourrai toujours pas m'échapper." Mais elle répond: "Tu nous as joué assez de tours; je ne suis pas pour te détacher." — "Rien qu'une main, demande-t-il; je ne pourrai toujours pas me sauver; et je vas vous fendre votre bois." Elle lui détache une main. Mais, au lieu de fendre la bûche, Parlafine lui coupe le cou. Sa tante est morte. Il se détache, chausse les bottes de sept lieues, prend le violon, et il est *beto*² rendu à l'autre bord de la rivière. On dit qu'un géant ne traverse jamais l'eau. Rendu là, Parlafine joue du violon, et le violon en fait du feu.³ Entendant jouer son violon de la forêt où il bûche, le géant se dit: "Parlafine m'a encore joué un tour." A la maison, il trouve sa femme morte et le violon parti. Il court à la rivière et dit: "Parlafine! passe-moi donc la rivière." — "Oui, beau fin! tu voudrais bien me croquer, mais tu n'es pas assez futé." — "Parlafinè, tu n'es pas raisonnable. Tu m'as fait tuer mes sept filles, tu as coupé le cou de ma femme et tu m'as pris ma fortune, mes bottes et mon violon!" Parlafine répond: "Ah, tu as voulu nous croquer! Mais je n'ai pas encore fini."

Le géant avait, sur une de ses terres, un troupeau *affreux*⁴ de bêtes à cornes. Quand, le lendemain, le géant part comme d'ordinaire pour bûcher, Parlafine s'en va en voiture lui voler tout son troupeau. Le géant arrive: "Là, je t'ai, mon petit gueux! L'autre jour, je t'ai manqué; mais aujourd'hui, je te croque."

Dans la voiture il y avait une grande boîte. Parlafine dit au géant: "Prenez-le donc, votre violon! Il est dans la boîte." Le géant se penche pour le prendre le violon; mais Parlafine lui *fou*⁵ une poussée, et il tombe la tête la première dans la boîte, qui se referme sur lui. Là,

¹ I.e., beaucoup plus de profit.

² I.e., bientôt.

³ I.e., joue terriblement fort.

⁴ I.e., extrêmement nombreux.

⁵ I.e., donne.

le géant est pris et y reste. Il a beau crier, *hurler*, se débattre. Mais *je t'en fou*,¹ ça ne sert à rien! A la fin, le géant est mort.

Parlafine s'en va chercher son vieux père, sa vieille mère et ses frères, et les emmène sur le bien du géant, où ils ont passé le reste de leurs jours.

Mais moi, ils n'ont pas voulu me garder. Ils m'ont envoyé ici vous le raconter.

15. PETIT-JEAN-PETIT-BOIS.²

Une fois, il est bon de vous dire, c'était une veuve, dont le seul enfant — un petit garçon — s'appelait Petit-Jean-petit-bois. "Tiens, *mouman!* dit-il, un jour, j'ai sept ans; je vas aller dans les bois pour essayer de tordre un merisier. Si j'en suis capable, ce sera signe que je peux gagner ma vie." Il s'en va donc dans les bois, *essèye* de tordre un merisier, mais n'y réussit pas. Arrivant chez lui, il dit: "*Mouman*, vous allez encore me garder sept ans. *T'êt-ben*³ qu'au bout de ce temps, je serai capable de gagner ma vie."

Après sept ans, il repart encore pour les bois, et pour essayer ses forces, il tord un merisier comme une hart. A sa mère il dit: "*Ast-heure*, ma mère, je dois être capable de gagner ma vie. Je pars et je vas m'engager chez le roi."

Rendu chez le roi, il dit: "Sire le roi, vous n'auriez pas besoin d'un engagé?" — "Oui, si tu veux aller battre au fléau⁴ dans ma grange, je suis prêt à t'engager." Une fois engagé, Petit-Jean-petit-bois s'en va à la grange, et cherche le fléau, mais ne le trouve point. Il revient et demande: "*Où c-que*⁵ vous avez mis le fléau, sire le roi?" Le roi répond: "Sur les entrails." — "Mais, sire le roi, ce n'est pas un fléau, c'est une hart! Je vas aller m'en chercher, un fléau." Et dans la forêt, il s'en fait un gros comme une tonne, et le *maintien*⁶ en proportion. *Ça fait qu'*il dit au roi: "Donnez-moi donc du cuir pour faire mon fléau." — "Comment-*ce qu'*il t'en faut? Il y a un *quatre-côtés*⁷ au grenier, prends-le." Et il emploie tout le *quatre-côtés* de cuir.

Une fois le fléau complet, Petit-Jean-petit-bois s'en va à la grange, et se met à battre. Au premier coup de fléau, voilà la grange qui *tumbe à terre*.⁸ Quand le roi voit sa grange à terre: "Dis-moi donc! ce n'est pas qu'un petit homme, ce Petit-Jean-petit-bois-là!" Et il dit à sa femme: "Tiens! ma femme, il faut s'en défaire. Je vais l'envoyer au moulin du diable, pour qu'il s'y fasse détruire."

¹ I.e., *je vous en assure!*

² Récité à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Achille Fournier, qui dit l'avoir appris, il y a près de quarante ans, d'Édouard Lizotte, anciennement de Saint-Roch-des-Aulnaies, et aujourd'hui résidant au Madawaska, N.-B.

³ Pour *peut-être bien*.

⁴ Prononcé *fo*.

⁵ I.e., où est-ce que.

⁶ I.e., manche.

⁷ Une grande peau tout entière.

⁸ Pour *s'écroule*.